

particulièrement les chrétiens du commun et que l'on appelle (esclaves) du Makhzen parce qu'ils appartiennent à la communauté et à la ville, et que l'Aga et les janissaires les emploient à des services et à des travaux d'utilité publique. Le Pacha pourvoit chaque jour à ce qui leur est nécessaire. Le grand bain possède une chapelle où l'on célèbre la messe les dimanches et jours fériés, chose facile en raison de la quantité de prêtres qui se trouve dans cet établissement, le plus important de la ville sous le rapport du grand nombre de chrétiens qu'il renferme. Sous le règne d'Assan (*Hassan*), renégat vénitien, ayant appartenu à Ochali (*Euldj Ali*), ce bain renfermait parfois 1,500 à 2,000 chrétiens. Celui de la Bastarde, (des gens) du commun, ne contient guère que 4 à 500 personnes, jamais plus. Les captifs qui y sont logés jouissent d'une grande liberté ; ils peuvent aller et venir comme bon leur semble, tant que l'Aga et les janissaires ne les occupent point. Ceux du grand bain, au contraire, sont toujours bien et dûment renfermés, avec des gardiens à chaque porte et des soldats qui nuit et jour veillent dans les chambrées.

Le nom de Bastarde, donné à ce bain, provient de ce que Asan Baja (*Hassan Pacha*), fils de Barberousse, ayant défait au mois d'août de l'année 1558 de N.-S. le comte de Alcaudete, général d'Oran, dans la bataille de Mostagan (Mostaganem), on employa les 11,000 Espagnols et plus qui furent faits prisonniers, et particulièrement ceux assez nombreux qui échurent en partage à ce souverain, à l'armement d'une galère bastarde, choisissant parmi ces captifs les plus valides et les plus robustes pour manier les avirons.

(*A suivre*).

---

## CHRONIQUE

---

*L'angle Sud-Est de l'Alger turc.* — Des travaux de démolition effectués pendant les mois de mai, juin, juillet et août de l'année dernière et ayant pour but de débayer l'emplacement du

futur palais de justice, ont fait disparaître un groupe de constructions appartenant à l'Alger turc et sises entre la rue Bab-Azoun et les anciennes limites de la mer, reculées par l'établissement du boulevard et des quais. En marchant du nord au sud, on trouvait d'abord la caserne dite *dar ankchäïrya mta Bab-Azzoun* (la maison des janissaires de la porte d'Azzoun), vaste édifice dont l'une des façades s'élevait sur les rochers de la côte. La façade principale, d'un développement de 29 m. 20 c. et percée de fenêtres grillées, donnait sur la voie de communication aboutissant à la porte d'Azzoun, sise à quelques mètres de là. Au-dessus de la porte d'entrée, placée dans cette façade qui regardait l'ouest, se trouvait une inscription, turque d'après Berbrugger (*Revue afric.*, tome III), qui donne une traduction de Bresnier, arabe d'après une copie qui m'a été communiquée. Je serais porté à donner la préférence à cette dernière version, par la raison que les inscriptions les plus anciennes, et principalement celles des casernes, étaient généralement rédigées en arabe et non en turc. Quoi qu'il en soit, voici le texte et la traduction, d'après la copie que je me suis procurée, de ce document épigraphique, qui constatait la date de la construction de la caserne, et qu'un inintelligent amateur de curiosités algériennes a emporté en France

يا حسن بيت بيت لعسكر مرابطين صابرين حنفا  
 قد شيدت ببضة وممر شيدها محمد بن مصطفى  
 اثنابه الله على بنيتها فالفال من تاريخها خز عرفا

« O bel édifice ! Edifice destiné à des soldats consacrés au service de Dieu, résignés (aux décrets de Dieu), orthodoxes. »

« Il a été construit d'argent et de marbre. L'a construit Mohammed ben Mustapha. »

« Que Dieu le récompense de l'avoir bâti. L'horoscope de sa date est *Khazza Ourafa*. »

Il est difficile de donner une traduction satisfaisante des deux derniers mots, lesquels, tout en ne présentant pas un sens bien défini, ont un rôle important, attendu qu'ils constituent un

chronogramme que l'absence d'une date énoncée avec précision rend précieux. En additionnant les six lettres composant ces deux mots mystérieux, je trouve 958, année de l'hégire qui correspond à l'an 1551 de Jésus-Christ. Or, un titre de propriété dressé à la fin du mois de rebi 1<sup>er</sup> 1008 (du 11 au 20 octobre 1599), mentionne la caserne de Bab-Azoun comme ayant été construite par le pacha *Abou-Mohammed* Hassan. Ce pacha n'est autre que Hassan, fils de Kheïr-Eddin (2<sup>e</sup> Barberousse), qui prenait le surnom d'*Abou-Mohammed*, ainsi que j'en ai trouvé de nombreuses preuves authentiques, et qui a gouverné Alger à trois reprises, notamment de 1545 à 1551. Il y a donc concordance entre le titre en question et l'inscription, dont la date doit être fixée, sans la moindre incertitude, à 1551 de notre ère.

Plusieurs chambres, élégamment ornées de faïences et de colonnes en marbre, donnaient, à la caserne de Bab-Azoun, une renommée de confort en harmonie avec l'importance que lui assignaient sa situation, sa grandeur et la composition de sa population, réputée pour sa turbulence et habituée à jouer un rôle considérable dans les événements politiques. — Après 1830, cet édifice fut affecté d'abord à un hôpital militaire, plus tard au Collège, à la Bibliothèque publique et au Muséum, et, enfin, au Lycée.

Après la caserne venaient, d'abord, la *rahba* (رحبة), ou halle aux grains, dont nous avons corrompu le nom en *rachba*, et ensuite une impasse longue de 17 mètres, appelée par nous *impasse el-Assel*, au fond de laquelle se trouvait une porte jadis surmontée d'une inscription (1) et donnant accès : 1<sup>o</sup> dans le fondouk *el-Acel* (فندق العسل, le fondouk au miel), bâti au-dessus de dépendances de la Rahba et qui servait de logement à de vieux Turcs ; 2<sup>o</sup> dans une batterie dite *toppanet el-acel* (la batterie du miel), présentant un carré de 20 mètres environ, et offrant trois embrasures sur la mer et deux embrasures sur la

---

(1) Malgré mes efforts, il m'a été impossible de savoir ce qu'est devenue cette plaque, dont les traces restaient parfaitement apparentes. Dans cette disparition mystérieuse, il y a évidemment quelque nouvel acte de vandalisme.

terre. Ce bastion, placé à 75 mètres environ de la porte d'Azzoun, et formant l'angle S.-E. de l'enceinte turque, reçut le n<sup>o</sup> 6 lors du classement des ouvrages d'Alger effectué en 1830, aussitôt après notre prise de possession. Haëdo le mentionne ainsi : « En cette pointe est un autre bastion carré, haut de 25 palmes, entièrement en terre-plein, occupant une surface de 20 pas de diamètre, ayant 9 embrasures : 3 entre le couchant et le midi, 3 entre le midi et le levant, et 3 entre le levant et le nord. En fait d'artillerie, il a seulement trois pièces petites et mal disposées, pas davantage. Ce bastion fut fait, y compris les fondations, par Arabamat (Arab Ahmed), quand, en l'an du Seigneur 1573, il fut roi et gouverneur d'Alger. » Cet ouvrage figure aussi sur le plan de 1570, qui l'indique par la lettre L et sous le nom de *bolvardo di Babazon*, boulevard de la porte d'Azzoun. Il faudrait en conclure que les travaux faits en 1573, au dire de Haëdo, ne furent qu'un remaniement. D'ailleurs il serait improbable que l'un des angles de la ville fut resté une cinquantaine d'années sans être fortifié, alors surtout que la porte d'Azzoun n'avait pas d'autre défense dans la partie inférieure. Ce bastion, jadis battu par les flots de la rade, a été enterré et réduit au quart de sa hauteur primitive par les travaux du boulevard.

La partie droite de l'impasse el-Assel — en montant, — était formée par l'enceinte intérieure, dans laquelle s'ouvrait, non loin de là, la seconde porte Bab-Azoun. Entre les deux enceintes que les fortifications offraient, par exception, sur ce point, s'étendait une place appelée par les indigènes *Essemarin* (les maréchaux-ferrants) et par nous place Massinissa, qui renfermait plusieurs locaux. Mais en 1870, époque de la démolition dont je m'occupe, la plus grande partie de ce quartier, y compris les deux enceintes et les deux portes, avait disparu depuis fort longtemps, et il ne restait debout que : 1<sup>o</sup> la portion de l'enceinte intérieure formant un des côtés de l'impasse el-Assel ; 2<sup>o</sup> un vaste fondouk dans lequel étaient remisés autrefois les chevaux et bêtes de somme du Beylik et installés les divers agents relevant du *Khodjet el-kheil*, lequel fondouk devint, en 1830, la caserne Massinissa ; 3<sup>o</sup> la portion de l'enceinte extérieure longeant ce fondouk et rejoignant la batterie n<sup>o</sup> 6.

Tous les locaux que j'ai successivement énumérés ne formaient qu'un pâté et étaient tous affectés au Lycée en dernier lieu. Ils ont été démolis en 1870, à l'exception de la batterie n° 6, qui reste provisoirement, — mais défigurée et méconnaissable, — pour servir à l'installation des bureaux lors de la construction du palais de justice. Une maison particulière, ayant naguère son entrée dans l'impasse el-Assel, à gauche, a aussi survécu à la démolition et domine, en attendant son expropriation, cet emplacement où s'élèvent de légères constructions provisoires.

Je vais maintenant constater les bien rares-découvertes historiques auxquelles cette démolition a donné lieu. A l'angle septentrional de la façade de la caserne donnant sur la rue Bab-Azoun, au ras du sol et dans la muraille même, il a été trouvé une pierre de taille, de 0 m. 83 c. de longueur, sur 0 m. 52 c. de hauteur et 0 m. 61 c. de largeur, — évidemment romaine, — sur l'un des grands côtés de laquelle était creusée une cuvette demi-sphérique de 0 m. 40 c. de diamètre et de 0 m. 18 c. de profondeur, qui avait été remplie de maçonnerie (briques et mortier) lors de la construction de la caserne. Cette pierre a été vendue à un propriétaire rural qui l'a creusée davantage pour en faire une auge à cochons! Dans le même mur (façade occidentale), donnant sur la rue Bab-Azoun, au ras du sol et près de la porte, il a été trouvé une autre grosse pierre de taille, creusée aussi sur l'une de ses grandes faces d'une cavité arrondie qui avait été garnie de maçonnerie par les Turcs lors de l'édification de la caserne. Cette seconde pierre mesurait 0 m. 74 c. de longueur sur 0 m. 48 c. de hauteur et 0 m. 58 c. de largeur; elle présentait de plus cette particularité que l'un de ses petits bouts était arrondi et orné de nervures. Le sort de cette pierre romaine a été le même que celui de la première : un colon en a fait l'acquisition pour la transformer en auge à cochons.

Dans la partie inférieure du gros mur séparant la caserne de la rahba, les ouvriers ont rencontré un blocage excessivement dur qu'il a été extrêmement difficile de détruire. Déjà, en 1846, des réparations effectuées en ce même endroit avaient permis de constater la présence de quelques blocs en béton, de 1 m. 50 c. en tous sens, dont l'origine romaine parut certaine. Il semble

donc prouvé qu'en 1551 les Turcs avaient appuyé la façade méridionale de la caserne sur les restes d'un mur romain.

Dans la terre fortement damée qui garnissait l'intérieur du tronçon de rempart, dont le sort a été celui de ce pâtre de constructions, il a été recueilli deux petites lampes romaines, en poterie, de la forme la plus ordinaire (*lucernæ*), assez bien conservées, et ne portant aucune trace d'usage. Ramassées sur le sol d'Icosium avec la terre enlevée pour l'établissement de la nouvelle enceinte, ces lampes, abandonnées par les Romains, lorsqu'ils fuirent ces rivages, sont restées enfouies pendant quatre siècles dans le rempart de la ville des forbans turcs, après avoir été exposées aux injures du temps durant plus de 800 ans. Dans la même terre, on a trouvé une espèce de patte d'oiseau, — en terre cuite — dont l'un des trois ongles était recouvert d'un vernis vert. Ce fragment de poterie, dont l'usage semble difficile à constater, est évidemment berbère. De plus, l'intérieur de cette portion de rempart offrait plusieurs cavités renfermant des ossements humains. La seule explication possible de ce fait, est, à mon avis, que de malheureux esclaves chrétiens ont été ensevelis vivants et ont subi en cet endroit un supplice barbare fort employé par les Turcs.

Lorsqu'on creusera les fondations du palais de justice, on fera, peut-être, des découvertes plus nombreuses et plus importantes, car les débris d'Icosium sont surtout cachés dans le sol, et ce n'est qu'exceptionnellement qu'on les rencontre dans les constructions élevées par les Turcs. Cependant, il ne faudrait pas fonder de trop grandes espérances sur ces travaux, le quartier Bab-Azoun était beaucoup moins riche en restes antiques que celui de la Marine, qui a été évidemment le centre de la ville romaine.

Albert DEVOULX.